

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 16 AOUT 1884

No. 34

Le Journal du Dimanche

Bureaux, 43 Rue Saint-Gabriel, Montreal.

ABONNEMENT :—Un an, \$2.00; 6 mois, \$1.00; Le numéro, 3cts.

SOMMAIRE

Poésie : l'Aurore boréale—Chronique—La politique des femmes—L'histoire d'une mouche—Le Tic—Le bon emploi du temps—Ça et là—Feuilleton : Histoire d'un trésor—Charade et Logogriphe.

NOTRE JOURNAL

La semaine dernière nous avons tiré mille numéros de plus et ils se sont tous vendus dans les dépôts.

La semaine prochaine nous commencerons un feuilleton des plus délicieux que nous publierons concurremment avec celui qui est déjà commencé.

L'AURORE BOREALE.

Quand la nuit se fait belle au bord du Saint-Laurent,
Voyez-vous quelquefois au fond du firmament

Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs ;
Qui dansent dans la nue, étalent dans les airs
Leurs manteaux de phosphores ?

Parfois, en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,
Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
Des ondes écumantes.

Mais tandis qu'admirant leur genre toujours nou-
[veaux,
Votre âme s'intéresse aux magiques travaux
De leurs essais sans nombre,
A vos regards charmés se déroband soudain,
Comme un léger brouillard sous les feux du matin,
Ils s'effacent dans l'ombre.

Et vous, peuples heureux des bords du Saint-Laurent,
Quand la nuit vous verrez au fond du firmament
Courir les météores ;
N'oubliez pas, amis, que nos jours sont comptés,
Et s'enfuiront soudain comme sont emportés,
Ces mobiles phosphores.

L. D. C. FISER.

CHRONIQUE

Tout chôme pendant les vacances. Il n'y a que le chroniqueur qui se consume en efforts surhumains pour intéresser ses lecteurs lorsque tout est monotone dans la nature.

La moitié de la population est en vacance et l'autre moitié voudrait l'être. Ceux qui ont des vacances ne savent trop qu'en faire et ceux qui n'en ont pas pensent qu'ils sauraient bien les employer.

Celui qui n'est pas marié recherche les grands centres où les jeunes filles sont aussi nombreuses que les fleurs d'un riant parterre. Mais à peine est-il dans une réunion bruyante que déjà on le voit s'isoler des autres. Seul ? me direz-vous. Oh ! non ; car il est écrit : *ex soli*, malheur à celui qui est seul. Déjà il a choisi la plus charmante—et chacun croit l'avoir—il fuit les oreilles indiscrettes, afin de n'avoir pas de témoins des douces confidences qu'il se propose de faire.

Plus la solitude où l'on parle est complète, plus l'écho est sonore ; de même plus on est solitaire, plus la voix trouve d'écho dans un cœur ami. Les paroles semblent plus douces et font vibrer plus facilement les fibres les plus délicates de l'âme, comme la moindre brise fait vibrer les cordes d'une harpe éolienne.

Les harmonieux accords de deux cœurs qui sympathisent achèvent de poétiser le tableau qui représente un charmant petit bocage d'où s'exhale le parfum délicieux des fleurs les plus odorantes et dont la verte feuillée interdit sans merci l'entrée aux rayons d'un soleil ardent.

C'est alors que tout parle dans la nature qui nous entoure. L'orme séculaire qui nous abrite nous dit qu'il est un des rares survivants de cette forêt sauvage dont la destruction a fait du Canada le beau pays que nous habitons. Il a vu tomber ses contemporains à ses côtés, au nom de la civilisation qui est une inspiration divine que la Providence a soufflée au cœur de la vieille France.

Il a vu le sauvage, ce farouche enfant des bois, fuir devant le premier pionnier canadien ; il a entendu gémir ses frères sous la hache du colon et tomber sur le sol alors que la forêt répétait au loin l'écho de leur chute.

Cet arbre raconte qu'il a vu aussi l'ennemi fouler le sol canadien que nos ancêtres avaient fécondé de leurs sueurs et qu'ensuite ils ont arrosé de leur sang. Il semble alors incliner son front qui s'élève si majestueusement vers les cieux comme s'il s'attristait au souvenir des défaites que nous avons subies malgré la vaillance de notre petit peuple.

Mais comme il a été témoin de tout, il veut tout raconter. Il paraît se redresser fièrement quand il indique une page glorieuse de notre histoire et redit les luttes héroïques que le Canada a soutenues pour rester français.

Tout parle, jusqu'au brin d'herbe, il nous dit que comme lui nous passerons. Quoique bien jeune, il a vu des hommes faisant de cette vie le but de leur existence ; il a surpris bien des mortels à déplorer même l'existence d'une autre vie, lorsque lui, s'afflige de n'être pas immortel.

Le lierre qui grimpe autour du tronc d'un arbre

robuste pour s'élever jusqu'aux plus hautes branches enseigne aux hommes que l'amitié soutient les cœurs et la foi fortifie les âmes.

La fleur des champs qui a tant de noblesse dans une parure si simple apprend à bien des femmes que les artifices ne sont pas un perfectionnement de l'art, mais un travestissement du goût.

* * *

Cela me conduit à parler d'un nouveau mode d'habillement pour les femmes qu'on veut introduire au Canada. Qui dirait que le besoin s'en fait sentir ? C'est une femme qui veut faire une révolution dans la manière de s'habiller. Cette idée est pour le moins originale.

Parmi les membres de l'Association Britannique, qui sont arrivés cette semaine à Montréal, se trouve Madame E. M. King, la secrétaire honoraire de l'Association de l'Habit rationnel.

Madame King a beaucoup fait parlé d'elle surtout en Angleterre et aux Etats-Unis, par ses écrits et ses lectures pour amener une réforme dans l'habillement de la femme. Elle vient au Canada, d'abord pour assister aux séances de l'Association Britannique pour l'avancement des sciences, mais aussi pour faire de la propagande en faveur de son projet de réforme. Il est probable qu'elle donnera quelques lectures au Canada avant de retourner en Angleterre.

Lady Haberton, à Londres, s'est aussi beaucoup occupé de cette question ; cette dernière et Mme. King ont pendant quelque temps travaillé de concert. Mais comme deux femmes qui discutent de toilette ne peuvent pas s'entendre bien longtemps, certaines divergences d'opinions sont bientôt survenues et elles ont jugé préférable de travailler chacune de leur côté.

Dans l'opinion de Mme. King, Lady Haberton est trop timide, elle ne va pas assez loin et elle devie aussi du but de l'œuvre en appelant la nouvelle robe par son nom. Toujours d'après Mme. King, la nouvelle robe indiquée par Lady Haberton, loin d'obvier aux inconvénients de la robe actuelle est même plus embarrassante. "La jupe divisée" de Lady Haberton, n'est ni plus ni moins que deux jupes distinctes très larges et non serrée à la cheville comme celle que portent les femmes turques.

La conséquence, toujours d'après Mme. King, est qu'elle présente un double inconvénient sur la robe ordinaire. Et pour franchir un endroit boueux ou malpropre, il faut relever le vêtement avec les deux mains, opérations qui, actuellement se fait d'une seule main. A tout prendre la jupe divisée offre des inconvénients qui l'empêcheront d'être généralement adoptée ; car pour triompher des préjugés et enduire les femmes à adopter un genre d'habits entièrement nouveau, il faudra démontrer qu'il possède l'avantage d'être plus commode et plus confortable.

Quant à Mme. King, elle est d'opinion que les femmes devraient tout simplement porter le pantalon. Cette expression, dit-elle, peut sonner étrangement à certaines oreilles, mais elle croit que c'est la seule juste ; car le pantalon est le seul vêtement qui puisse remplacer ce stupide amalgame d'habits qui s'enroule autour des pieds et empêchent tout confort et liberté de mouvement.

Pour ne pas trop froisser le sentiment populaire elle consentirait à mettre en dessus du pantalon une courte jupe qui ne dépasserait pas le genou.

Mde. King divise l'habillement en deux parties distinctes : le vêtement et la draperie. Le premier est un objet d'utilité destiné à couvrir le corps et il doit se conformer aux lignes du corps. Ensuite vient la draperie qui doit se conformer aux goûts de la personne et non pas une à règle de mode invariable.

Voilà sa théorie de l'habillement. Mais elle ajoute : aucune nation ne devrait emprunter son mode de vêtement d'une autre nation. Le style général peut être le même, mais l'exécution des détails doit être laissée à chaque peuple qui l'appliquera d'après son climat et ses habitudes.

La robe actuelle renferme de grands défauts, dit-elle. Elle est inconfortable, non confortable, malsaine et dépourvue d'élégance. Une dame accoutrée avec la mode du jour paraît misérable, ainsi comprimée et serrée à l'encontre du bon sens et de la nature.

Un autre chose dont se plaint Mde King, c'est que les femmes ne vivent que pour s'habiller et suivre les modes, sans paraître avoir de but plus élevé dans la vie. Pour elle tous ces écrits et discussions au sujet des droits de la femme sont prématurés. Que les femmes se réforment d'abord, qu'elles montrent qu'elles sont aptes à faire autre chose que des poupées d'elles-mêmes et alors elles pourront prétendre avec quelque raison à être traitées comme des êtres raisonnables.

Cette question de l'habillement est pour Mde. King de la plus haute importance ; car elle y voit un accroissement de santé et d'énergie pour celles qui seront les mères des générations futures.

Voici quelques extraits des règlements de l'association de Mde King :

"Encourager la réforme des habillements chez les hommes et les femmes.

"Les hommes et les femmes discuteront séparément les questions se rattachant à leur costume respectif."

Puis elle donne les conditions requises pour un habit parfait :

1. Liberté de mouvements ; 2. Absence de pression sur aucune partie du corps ; 3. Pas plus de pesanteur qu'il n'en faut pour conserver la chaleur ; 4. Grâce et beauté, jointes au confort et à l'élégance ; 5. Ne pas se départir ostensiblement des costumes ordinaires du temps.

Nous avons hâte de voir si cette dame va faire des prosélytes ici. Je ne sais trop si les hommes aimeraient à voir les femmes porter la culotte ?

Pour beaucoup de femmes ça ne ferait peut-être pas de différence !

* * *

On croyait en avoir fini avec la politique pour jusqu'à la prochaine session. Tout le monde s'en réjouissait, mais voilà que ça recommence.

La politique est pourtant ennuyeuse et pour ceux qui y sont et pour ceux qui n'y sont pas. Mais on trouvera toujours des gens préférer cette bêtise-là à une autre. Des goûts il ne faut pas discuter. Toutefois il est toujours permis de se plaindre et de plaindre aussi nos politiciens.

Imaginez-vous donc que par une journée d'un soleil tropical on aille faire des discours à des gens qui la plupart du temps n'y comprennent rien. C'est brûler sa poudre pour les moineaux. Les gros canons de la politique grondent souvent pour rien.

Mais c'est entendu, qu'il faut batailler. Mardi de cette semaine, c'est à Rougemont qu'on a ouvert le feu. Toutes les forces du parti libéral étaient là. Rougemont ! la place était bien choisie pour une démonstration de ce parti. Le succès a dû bien leur sourire et combler leurs espérances.

Je crois toutefois que cela n'affectera pas la constitution du pays. Les conservateurs disent aux libéraux : Vous voulez ruiner le pays en venant au pouvoir. Les libéraux répliquent aux conservateurs en disant : Vous autres, vous êtes au pouvoir et vous nous ruinez.

La politique c'est comme cela. Tant pis pour ceux qui s'y amusent. Je crois qu'ils se font une bien fausse idée du bonheur. Ceux qui se nourrissent trop d'illusions meurent souvent de déceptions.

FERNAND.

LA POLITIQUE DES FEMMES.

Que de fois n'avons-nous pas entendu des hommes graves déclarer que leur parti ne serait tout puissant et assuré d'un maintien constant au pouvoir que le jour où la femme serait conquise à leurs idées ?

Que de fois ne les avons-nous pas entendus déclarer que la principale raison d'être de la presse était ou devait être la conquête de la femme ?

C'est que la femme, en effet, est toute puissance au logis, sa patience persuasive, sait, sans heurter de front les opinions de son époux, gagner doucement par ses caresses le cœur du mari et par une transition imperceptible elle franchit rapidement la faible distance qui sépare le cœur de l'oreille.

Avec la femme l'opinion publique, la sympathie universelle est conquise ; sans elle ou contre elle, la partie peut bien être quelquefois gagnée, mais la victoire est toujours indécise, la lutte sans cesse renouvelée et la défaite à courte échéance est inévitable et certaine.

Il importe donc dans un pays comme le nôtre d'entreprendre la conquête de la femme et il doit être ce puissant levier que soulève les cœurs féminins.

Mais les journalistes de nos jours ont-ils bien compris cette mission ; s'en sont-ils bien pénétrés ; ont-ils bien saisi le but vers lequel doivent tendre tous leurs efforts ?

Vous vous plaignez de ce que la femme ne lit pas assez, qu'elle se désintéresse trop complètement de la politique ! Mais franchement, messieurs, quel plat servez-vous chaque jour, quelle variété introduisez-vous donc dans votre menu politique quotidien pour capter cet estomac délicat et capricieux et lui conserver le goût de votre cuisine, quels sont donc les entremets fins, légers et recherchés qui viennent reposer son appétit rassasié par vos énormes tartines mieux faites pour des estomacs avides que pour ceux de ces frêles créatures, la plus belle ou plutôt la seule belle moitié du genre humain ?

De ce qui arrive, ne vous en prenez qu'à vous-même.

Ce qu'il importe de conquérir c'est l'oreille de la femme que j'appellerai en quelque sorte l'antichambre du cœur, et pour arriver jusque-là c'est la forme surtout qu'il faut soigner.

Loin de tous ces raisonnements philosophiques toujours ardu et qui demandent une grande habitude de l'étude pour en suivre tous les discours et en saisir aisément tous les fils.

La femme s'enthousiasme plus qu'elle ne raisonne, elle vit plus par le cœur que par l'esprit, elle fait plus état de la forme que du fond.

Présentez-lui donc toutes les vérités que vous voulez lui voir adopter sous une forme légère, jetez des fleurs sous ses pas, recourez à l'anecdote, à l'historiette, à la poésie, aux bons mots, employez dans vos récits un style imagé et pittoresque qui frappe son imagination, mettez de la variété dans vos articles quotidiens et vous aurez plus fait pour nos opinions par une historiette spirituellement charpentée que par le plus puissant et le plus énergique raisonnement.

Les femmes tiennent des Orientaux et principalement des Arabes, comme ces peuples à imaginations colorées elle aime la parabole et chérit la métamorphose.

C'est ce qu'ont très bien compris le Edmond About, les Charles Bigot, les Francisque Sarcey et nombre de journalistes français dont les articles spirituels sont avidement lus par nos dames.

Pourquoi n'imiterions nous pas nos confrères ?

Ce n'est point cependant qu'il y ait pénurie d'écrivains au Canada, loin de là, mais la route ne est là et chacun suit la pente descendue par ses prédécesseurs.

Comment s'étonner alors que la femme au lieu de se mêler davantage chaque jour à la vie politique, s'en éloigne au contraire de jour en jour et prennent en horreur nos journaux politiques pour se plonger de plus en plus dans la lecture des romans.

Faites du neuf, racontez, comme je le dis plus haut, des faits vrais sous une forme attrayante et vous verrez alors les femmes rechercher vos journaux avec autant d'empressement qu'elles en mettent à présent à les éviter.

Se faire lire des hommes c'est bien ; se faire lire des hommes et des femmes c'est encore mieux et c'est le but vers lequel doivent tendre tous nos efforts ; ce qui plaît aux femmes plaît aussi aux hommes.

Nous aurons alors rendu un véritable et signalé service, non-seulement à nos contemporains, non-seulement à la patrie, mais encore et surtout aux générations qui pointent dans l'avenir.

R.

HISTOIRE D'UNE MOUCHE

M. X. X. était un homme chauve et bon. S'il n'avait été que bon je ne sais trop ce qu'il serait advenu ; mais heureusement il était chauve, ce qui le sauva.

Honnête, quoique négociant, il avait vu successivement sa clientèle s'augmenter et sa fortune s'arrondir.

Maître de son cœur et de sa fortune, il finit par mettre ces deux choses banales aux pieds d'une jeune fille d'assez bonne famille, qui lui apporta en dot sa jeunesse et sa beauté, deux trésors qui n'ont pas grande valeur commerciale, mais qui cependant s'escomptent quelquefois assez avantageusement.

M. X. X. avait alors cinquante printemps, surchargés de quelques hivers. "Je reverdis," répétait-il à chaque instant en passant la main sur son crâne.

M. X. X. était jeune et elle avait sous les yeux un contraste vivant de son mari. Un de ses cousins, avec qui elle avait été élevée, était venue à côté de M. X. X. ; et, tout naturellement, il fréquentait beaucoup la maison. C'est pour une jeune femme, une chose charmante qu'un cousin. On s'est vu tout enfants ; on s'est longtemps connu ; on a contracté l'habitude de ce doux tutoiement qui constitue le fond de la langue de l'amour ; on a joué ensemble, ensemble on a rêvé. M. Paul (car on ne l'appelait que de son prénom) avait vingt quatre ans, une belle chevelure noire et épaisse, de jolies moustaches et des yeux dont l'éclat était adouci par une certaine langueur.

M. X. X. en sa qualité de négociant, donnait tout son temps à ses affaires. M. Paul en sa qualité d'avocat, consacrait toutes ses heures à sa cousine. Tous trois étaient heureux : le commerçant en voyant prospérer les affaires ; l'avocat en plaidant une cause qu'il espérait gagner à la longue ; et Mme X. X. en se sentant enveloppée à la fois d'amour et d'amitié.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des ménages possibles, lorsqu'un jour on voulut se donner la fête d'un goûter champêtre. M. X. X. trouva le déjeuner excellent. Même il but et mangea si bien, qu'il céda bientôt à un doux sommeil.

« Mais l'amour ne dormait pas ; le cousin non plus ; non plus la cousine. Assis sur le gazon, doucement agités, chacun d'eux tenait un livre ouvert ; mais chacun d'eux ne lisait.

« Ma cousine, vous souvient-il, disait le jeune homme qui n'osait plus tutoyer la femme, vous souvient-il de cette bonne partie de campagne que nous fîmes autrefois, il y a longtemps, avant votre mariage. C'était un jour comme aujourd'hui ; vous étiez bien jeune alors.

—Vous voulez dire, répondit la jeune femme, que je suis vieille maintenant ?

—Dieu m'en garde ! Vous êtes plus jeunes que jamais, et plus belle surtout ?

Mme X. X. ne répondit point. Mais elle baissa un instant les yeux, puis les releva et regarda silencieusement le bleu vague de l'horizon.

« Ma cousine, dit Paul, vous souvenez-vous de cette soirée où, pour la première fois, je vous vis en robe de bal ? Que cette toilette vous seyait bien ! Vous étiez blanche rose.

—Suis-je donc une négresse maintenant, dit la jeune femme ?

—Que vous comprenez mal ce que je vous dis ! Vous êtes plus blanche et plus rose que je ne vous ai jamais vue.

Le ciel était bleu, les prés étaient verts et l'aubépine avait neigé sur tous les buissons. Mais Paul ne regardait ni le ciel, ni les prés, ni l'aubépine en fleurs.

Les oiseaux se becquetaient dans les feuilles naissantes ; les insectes dorés bourdonnaient dans l'air et M. X. X. ronflait.

« Louise, dit Paul, je serais heureux, tout à fait heureux si...

—Achevez mon cousin, répondit Mme X. X. presque à voix basse.

« Oh ! que ne puis-je vous aimer ! » dit-il.

Et les oiseaux chantaient toujours audessus de leur tête, et les insectes bourdonnaient toujours dans l'air, et toujours ronflait le mari.

Certes, Mme X. X. ne pensait point à mal. Elle avait un vif et délicat sentiment de l'honneur ; elle respectait son mari et elle eût donné sa vie plutôt que de manquer sciemment à ses devoirs.

« Louise, disait en ce moment le jeune homme d'une voix basse, je vous ai longtemps aimée sans le savoir et je vous aime encore.

Une mouche vint alors s'abattre sur le crâne dénudé du dormeur. M. X. X. remua les bras et secoua la tête tout en dormant.

« Et vous Louise, m'aimez-vous ? dit Paul.

Vous savez, mon cousin que lorsque vous n'y êtes pas je m'ennuie, dit la jeune femme.

Comme elle disait cela, la mouche, cette fois, tomba si rudement sur la tête du mari qu'elle le réveilla, de sorte qu'il entendit les dernières paroles.

« Ma femme s'ennuie, dit-il, quand je n'y suis pas. »

Il vit ses deux compagnons, assis à une distance fort respectueuse l'un de l'autre, la cousine regardant son mari, Paul se tenant les yeux fixés sur son livre.

« Oh ! dit M. X. X. à Paul, il paraît que ton livre est bien intéressant. » « Mais oui. » — Qu'est-ce donc.

Les Femmes Savantes de Molière, dit Paul.

—Eh bien ! mon garçon, continue donc tout haut cela me tiendra éveillé. Où en étais-tu ?

—Acte IV, scène III.

—Lis donc je t'écoute.

—Je reprends le commencement de la scène :

« Je viens vous annoncer une grande nouvelle : C'est Trissotin qui parle.

—Parbleu, mon garçon, je sais bien que ce n'est pas toi, va toujours.

—Je reprends :

« Je viens vous annoncer une grande nouvelle : Vous l'avez en dormant, monsieur échappé [belle.] »

L. L.

LE TIC

Les dîneurs entraient lentement dans la grande salle de l'hôtel et s'asseyaient à leurs places. Les domestiques commencèrent le service tout doucement, pour permettre aux retardataires d'arriver et pour n'avoir point à rapporter les plats ; et les anciens baigneurs, les habitués, ceux dont la saison avançait, regardaient avec intérêt la porte chaque fois qu'elle s'ouvrait, avec le désir de voir paraître de nouveaux visages. C'est là la grande distraction des villes d'eaux. On attend le dîner pour inspecter les arrivés du jour, pour deviner ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent.

Il n'en vint que deux ce soir là, mais très étranges, un homme et une femme : le père et la fille. Ils me firent l'effet, tout de suite, de personnages d'Edgar Poe ; et pourtant il y avait en eux un charme malheureux ; je me les représentai comme des victimes de la fatalité.

Ils se trouvèrent en face de moi, de l'autre côté de la table ; et je remarquai immédiatement que le père avait un tic nerveux fort singulier.

Chaque fois qu'il voulait atteindre un objet, sa main décrivait un crochet rapide, une sorte de zigzag affolé, avant de parvenir à toucher ce qu'il cherchait. Au bout de quelques instants, ce mouvement me fatigua tellement que je détournais la tête pour ne pas le voir.

Je remarquai aussi que la jeune fille gardait, pour manger, un gant, à la main gauche.

Après le dîner je sortis et j'aperçus, venant vers moi, d'un pas lent, le père de la fille. Je les saluai, comme on salue dans les places d'eaux nos compagnons d'hôtel ; et l'homme, s'arrêtant aussitôt, me demanda :

—Ne pourriez-vous, monsieur, nous indiquer une promenade courte, facile et joyeuse si c'est possible.

Nous parlâmes, naturellement, de la vertu des eaux.

Oh, disait-il, ma fille a une étrange maladie, dont on ignore le siège. Elle souffre d'accidents nerveux incompréhensibles.

Le souvenir me vint aussitôt du tic violent de sa main, et je lui demandai :

—Mais n'est-ce pas là de l'hérédité ? N'avez-vous pas vous-même les nerfs un peu malades ?

Il répondit tranquillement :

—Moi ?.... Mais non.... j'ai toujours eu les nerfs très calmes...

Puis soudain, après un silence, il reprit :

—Ah ! vous faites allusion au spasme de ma main chaque fois que je veux prendre quelque chose ? Cela provient d'une émotion terrible que j'ai eue. Figurez-vous que cette enfant a été enterrée vivante !

Je ne trouvai rien à dire qu'un « Ah ! » de surprise et d'émotion.

Il reprit : Voici l'aventure. Elle est simple. Juliette avait depuis quelque temps de graves accidents au cœur.

On la rapporta un jour froide, inanimée, morte. Elle venait de tomber dans le jardin. Le médecin constata le décès. Je veillai près d'elle un jour et deux nuits ; je la mis moi-même dans le cercueil, que j'accompagnai jusqu'au cimetière où il fut déposé dans notre caveau de famille.

J'avais voulu qu'elle fût ensevelie avec ses bijoux, bracelets, colliers, bagues, tous cadeaux

qu'elle tenait de moi, et avec sa première robe de bal.

Vous devez penser quel était l'état de mon cœur et l'état de mon âme en rentrant chez moi. Je n'avais qu'elle, ma femme étant morte depuis longtemps. Je rentrai seul, à moitié fou, exténué, dans ma chambre, et je tombai dans mon fauteuil, sans pensée, sans force maintenant pour faire un mouvement. Je n'étais plus qu'une machine douloureuse, vibrante, un écorché ; mon âme ressemblait à une plaie vive.

Mon vieux valet de chambre, Prosper, qui m'avait aidé à déposer Juliette dans son cercueil, et à la parer pour ce dernier sommeil, entra sans bruit et demanda :

—Monsieur veut-il prendre quelque chose ?

—Non, laissez-moi.

Et il se retira.

Combien s'écoula-t-il d'heures, je n'en sais rien. Oh ! quelle nuit ! quelle nuit ! Il faisait froid ; mon feu s'était éteint dans la grande cheminée ; et le vent, un vent d'hiver, un vent glacé, un grand vent de plaine gelée, heurtait les fenêtres avec un bruit sinistre et régulier.

Combien s'écoula-t-il d'heures ? J'étais là, sans dormir, affaibli, les yeux ouverts, les jambes allongées, le corps mou, morts et l'esprit engourdi de désespoir. Tout à coup, la grande cloche du vestibule tinta.

J'eus une telle secousse que mon siège craqua sous moi. Le son grave et pesant vibrerait dans le château vide comme dans un caveau. Je me retournai pour voir l'heure à mon horloge. Il était deux heures du matin. Qui pouvait venir à cette heure ?

Et brusquement la cloche sonna de nouveau deux coups. Les domestiques, sans doute, n'osaient pas se lever. Je pris une bougie et je descendis. Je faillis demander :

—Qui est là ?

Puis j'eus honte de cette faiblesse ; et je tirai lentement les gros verrous. Mon cœur battait ; j'avais peur. J'ouvris la porte brusquement et j'aperçus dans l'ombre une forme blanche dressée, quelque chose comme un fantôme.

Je reculai, perclus d'angoisse, balbutiant :

—Qui... qui... qui êtes-vous ?

Une voix répondit :

—C'est moi, père.

C'était ma fille. Certes, je me crus fou ; et je m'en allais à raculons devant ce spectre qui entra ; je m'en allais, faisant de la main, comme pour le chasser, ce geste que vous avez vu, tout à l'heure ; ce geste qui ne m'a plus quitté.

L'apparition reprit :

—N'aie pas peur, papa ; je n'étais pas morte.

On a voulu me voler mes bagues, et on m'a coupé un doigt ; le sang s'est mis à couler, et cela m'a ranimée.

Et je m'aperçus en effet, qu'elle était couverte de sang. Je tombai sur les genoux, étouffant, sanglottant, râlant. Puis, quand j'eus ressaisi un peu ma pensée, tellement éperdu encore que je comprenais mal le bonheur terrible qui m'arrivait, je la fis monter dans ma chambre, je la fis asseoir dans mon fauteuil ; puis je sonnai Prosper à coups précipités pour qu'il rallumât le feu, qu'il préparât à boire et allât chercher des secours.

L'homme entra, regarda ma fille, ouvrit la bouche dans un spasme d'épouvante et d'horreur, puis tomba roide mort sur le dos.

C'était lui qui avait ouvert le caveau, qui avait mutilé, puis abandonné mon enfant car il ne pouvait effacer les traces du vol : il n'avait pas pris soin de remettre le cercueil dans sa case, sûr d'ailleurs de n'être pas soupçonné par moi, dont il avait toute la confiance.

Vous voyez, monsieur, que nous sommes des gens bien malheureux.

. Il se tut. La nuit était venu enveloppant le petit vallon solitaire et triste, et une sorte de peur mystérieuse m'étraignait à me sentir auprès de ces êtres étranges, de cette morte revenue et de ce père aux gestes effrayants.

Je ne trouvais rien à dire. Je murmurai :

—Quelle horrible chose !

Puis après une minute, j'ajoutai :

—Si nous rentrions ? Il me semble qu'il fait frais.

Et nous retournâmes vers l'hôtel.

Guy de Maupassant.

LE BON EMPLOI DU TEMPS

Un ancien disait que les pensées étaient les promenades de l'esprit ; le bon emploi du temps, ma chère, pourrait donc se comparer alors à une hygiène salubre, et puisque, soit le manque total d'exercice, soit une course trop longue et trop fatigante nuisent si fort à notre santé physique, nous devons pour continuer la métaphore, ne pas laisser notre esprit inactif, et ne pas le surmener. C'est de l'emploi utile de ces heures qui composent la vie et préparent l'éternité, ainsi que de la manière dont vous devez vous y prendre pour brider votre imagination, cette folle du logis, que je veux causer avec vous aujourd'hui.

Il faut d'abord, mon enfant, vous bien persuader d'une chose, c'est que la vertu et le bonheur se tiennent et que vous ne serez véritablement heureuse qu'en suivant la route tracée par le devoir, tandis qu'au contraire le malheur est presque toujours la suite d'une mauvaise conduite.

Interrogez les gens âgés qui vous entourent, et, s'ils veulent être sincères, ils vous diront qu'en dehors de ces chagrins qui sont causés par la perte de parents ou d'amis, jamais ils n'ont éprouvé de douleurs vives qu'ils n'y aient donné lieu par quelque défaut ou par le manque de quelque vertu. Le chagrin suit toujours de très près une faute, si ce n'est pas le remords, parce que cette faute entraîne des conséquences fâcheuses, il y a au contraire, à la suite d'un devoir rempli, une si grande douceur et un si parfait contentement de la conscience, qu'on est bien payé au centuple des efforts que l'on a dû faire pour rester dans le droit chemin. Or, parmi nos devoirs, un des plus importants devant Dieu et devant nous-mêmes est de donner un bon emploi au temps qui nous est accordé.

« *Rendez-vous compte de toutes vos heures, dit un ancien, afin qu'ayant profité du présent vous ayez moins besoin de l'avenir.* »

Apprendre à vivre, c'est-à-dire à faire un bon usage de la vie, doit donc être une de nos principales études ; car le mérite de la vie n'est pas dans la longueur du temps mais dans l'emploi que l'on sait en faire.

Le temps pour une femme chrétienne doit se diviser en trois parties : celle de Dieu, celle de sa famille ou de sa maison, et celle du monde, car elle faut qu'elle soit tout à la fois chrétienne pieuse, bonne ménagère et femme aimable, et les premières qualités, bien loin de nuire à la dernière, ne peuvent que l'augmenter encore et lui donner plus de charme.

Il ne faut pas négliger non plus les talents d'agrément qui vous ont été donnés, et, puisque les femmes sont destinées à embellir le foyer domestique, elles doivent remplir cette mission par ces talents aimables, par la grâce de leur esprit et la bonté de leur caractère, et non par la parure et par la coquetterie, qui est une sorte

d'idolâtrie de la beauté physique. Quelqu'un a dit que la beauté était une lettre de recommandation dont le crédit avait peu de durée. Cela n'est que trop vrai ! et de plus, hélas ! si rien n'est éphémère comme son règne, rien aussi n'est plus triste, je ne dirai pas, que la vieillesse, mais même que l'âge mûr de ces femmes qui n'ont su qu'être belles.

La nature nous fait un besoin de l'occupation, la religion et la société nous en font un devoir, l'habitude nous en fait un plaisir. Les paresseux sont les ennemis de la société et d'eux-mêmes.

« Il en est de beaucoup d'entreprises comme de battre le briquet, disait madame de Maintenon—(les allumettes chimiques n'étaient pas inventées alors),—on n'y réussit que par des efforts réitérés et au moment où l'on désespérait du succès : le temps, passez-moi cette comparaison, c'est notre briquet, sachez donc le frapper avec adresse, ou sans cela gare aux coups que vous pourrez recevoir sur les doigts !... » La sage marquise avait raison ; car le temps est comme l'argent ; n'en perdez pas, et vous en aurez toujours assez pour arriver à tout ce que vous voudrez entreprendre.

Prenez donc l'habitude du travail, et, de la sorte, d'abord vous vous suffirez à vous-même, puis vous vous sentirez forte contre l'adversité, si jamais elle vous visite. Or qui peut affirmer qu'elle ne le visitera pas, à notre époque surtout, où une fortune, quelque grande qu'elle soit, quelque assurée qu'elle paraisse, est aussi éphémère que la beauté ?

Cherchez donc à vous perfectionner dans un art ou dans un talent. Quel qu'il soit, dites-vous que cette distraction charmante pourra peut-être devenir un jour un moyen de vivre, non-seulement pour vous, mais encore pour votre famille. Combien de femmes honorables, et tenant un haut rang dans le monde élèvent leurs enfants, soutiennent leur père et leur mère à l'aide d'un de ces talents qui leur avaient été enseignés dans leur jeunesse uniquement pour augmenter leurs succès dans les salons !

Puis, n'est-ce point un acte de sottise que de négliger les talents que l'on a eu tant de peine à acquérir ?—« Qui n'acquiert pas perd, » dit-on ;—ne laissez jamais dire cela de vous : ce serait consentir à descendre dans l'opinion de ceux qui vous entourent.

Pour parer à cet inconvénient, étudiez de bons auteurs, lisez de bons livres, acceptez enfin la vie sérieuse d'une femme raisonnable, au lieu de suivre dans leur course évaporée ces jeunes filles qui croient que le but de notre existence est le plaisir.

Si je vous conseille la lecture comme un des moyens les plus agréables de passer votre temps, je ne veux parler que de cette lecture sage et morale des ouvrages choisis par votre mère ou le guide qui la remplace auprès de vous ; car un livre est le meilleur conseiller ou l'ennemi le plus perfide que vous puissiez rencontrer dans la vie. Autant de bonnes et solides lectures mettent de sérieux dans l'esprit et inspirent le goût de la vertu, autant la lecture des romans altère la rectitude du jugement, surexcite l'imagination et trouble l'âme.

Le travail offre encore en lui-même un avantage : il vous permet de vous passer des autres. Regardez autour de vous ces personnes qui ne savent pas employer leur temps ; vous les voyez constamment hors de chez elles, elles sont sans cesse à la recherche de distractions, de sensations nouvelles ; elles s'imposent à leurs amis, promènent leur oisiveté chez toutes leurs connaissances, et parviennent enfin à se rendre insupportables à tout le monde ; trop heureuses

encore quand l'ennui ne les conduit pas à des fautes graves ou à la perte de leur fortune. Une femme, au contraire, qui sait s'occuper, est toujours souriante et gracieuse ; comme elle n'a pas besoin de personne pour s'échapper à elle-même, elle n'apportera dans le monde que de la gaieté et de l'entrain.

Il est bon aussi que les jeunes personnes s'occupent de connaissances solides ; et l'histoire des peuples, comme celle des hommes célèbres, élève l'âme par les belles actions qu'on y rencontre. Ce que vous devez chercher à bien savoir avant tout autre histoire, c'est celle de votre pays. Or, combien de femmes, combien d'hommes même, n'ont-ils lu cette histoire que dans les romans prétendus historiques, où la chronologie, les faits, les caractères sont défigurés à plaisir !

Le travail est le plus sûr gardien de la vertu, c'est le bouclier des femmes ; « *Elle vécut chez elle et fit sa quenouille,* »—était la plus belle épithète de ces matrones romaines romaines dont l'histoire a enregistré les vertus austères et modestes.

Que vos journées soient donc toujours réglées à l'avance ; le plaisir seul peut être laissé à l'imprévu.—Le matin doit être employé par vous aux devoirs d'une bonne maîtresse de maison, parce que, avant d'être une femme aimable, il faut être une femme utile.

Enfin pensez toujours que l'étude est la nourriture des jeunes gens et la consolation des vieillards, qu'elle est un sûr préventif contre l'ennui, qu'elle nous empêche d'être à charge à nous-même et inutile aux autres, et qu'elle nous procure la compagnie des gens de bien et beaucoup d'amis aimables.

COMTESSE DE BASSANVILLE

ÇA ET LA.

Madame, Robert, depuis son retour de Paris, a fait l'admiration et les délices d'une réunion assez nombreuse et très choisie, dans un salon fashionable de Montréal.

Comme tout le monde le *Journal du Dimanche* attend avec impatience le jour où madame Robert donnera un concert, pour recevoir de ses compatriotes la consécration publique de son beau talent.

Nous avons aussi appris avec plaisir l'arrivée à Montréal d'une autre artiste canadienne, madame Ladowska Murray, dont les journaux de Boston nous ont annoncé les succès. Comme notre jeune et belle compatriote doit donner un concert prochainement, nous attendons de plus amples renseignements pour tenir nos lecteurs au courant.

Nous avons eu la bonne fortune d'assister à la lecture d'un drame canadien très émouvant, dû à la plume d'un jeune écrivain, M. Stanislas Côté. Ce drame est en répétition, et nous espérons que le public de Montréal aura prochainement l'occasion de juger par lui-même du mérite de l'œuvre.

M. Côté est l'auteur de plusieurs jolies légendes qui ont déjà été publiées dans le *Journal du Dimanche*.

Quelques dépêches alarmantes avaient fait sensiblement baisser la vente de certains fruits dans les divers marchés parisiens.

Pour remonter le moral de ses clients, une fruitière du marché des Batignoles a affiché sur ses corbeilles l'ingénieux écriteau suivant :

MELONS ANTICHOLOERIQUES

Le jeune Tomy se promène avec sa mère !

—Oh ! maman ! regarde donc la lune, comme elle est pâle !....

—Ce si'est pas étonnant, mon cher enfant..... elle passe tant de nuit !.....

Nous avons reçu trop tard pour le publier aujourd'hui une réponse du jeune homme attaqué par un correspondant dans notre dernier numéro, concernant l'INCIDENT REGRETTABLE que l'on sait.

Le nouveau correspondant dit que, si il était nécessaire de le faire pour se justifier, il est prêt à faire des révélations qui le disculperont entièrement.

Nous publierons la semaine prochaine cette correspondance.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

HISTOIRE D'UN TRÉSOR.

IX

En face de la Folie-Torancy, de l'autre côté de la Nonnette, il y avait un antique château toujours fermé et entouré d'un parc qu'ombrageaient des ormes immenses. Ce château, avec ses volets moisis, ses gouttières percées, qui, laissant couler le long des murailles l'eau des pluies, les zébraient de lignes verdâtres, avec ses tourelles couronnées de giroflées et à demi habillées de lierre, semblait le palais de la Belle au bois dormant. Madeleine l'avait ainsi nommé, et souvent elle s'était imaginé mille romans bizarres qui expliquaient l'abandon de cette demeure.

Dans le parc, les ronces s'étendaient à leur aise, et les allées avaient depuis longtemps disparu, nivelées sous les herbes. La rivière y alimentait autrefois un vaste étang, dont la mousse verdissait aujourd'hui la surface dormante. Un mince filet d'eau filtrait avec peine à travers les pelles engorgées et se mêlait avec un bruit léger au courant de la Nonnette. On apercevait les ménuphars aux larges feuilles qui s'étendaient au loin en groupes laitieux, entassant les générations de plantes les unes sur les autres et abaissant insensiblement leurs flottants racines jusque dans la vase. Les merles, habitués au silence qui régnait dans ces lieux solitaires, les peuplaient de chants et les animaient de leur vol, pareil à celui d'une flèche noire. Un bois d'acacias avait entrelacé ses branches épineuses et embaumait, au printemps, les alentours. Mais l'homme semblait être retiré de tout cela, et la nature y avait aussitôt appliqué les cachets grandioses de sa libre propriété, la paix muette et son riche vêtement de fleurs sauvages.

Dans ce même mois de septembre 1844, Madeleine vit, à sa grande stupéfaction, toutes les fenêtres de ce château s'ouvrir. Un peuple de travailleurs badigeonnaient la façade et secouaient les tapis. On remettait en état les appartements. Des jardiniers traçaient à la hâte quelques sentiers au milieu de cette prairie uniforme qui descendait jusqu'à la rivière. Cela dura deux jours, et le troisième arrivèrent à Senlis les équipages de Mme la marquise douairière de Vaudricourt, son train de maison et les chevaux de chasse du comte Roland de Valrémy, fils d'une fille de la marquise, la comtesse de Valrémy, née de Vaudricourt.

Cela fit, ainsi que vous le pensez, quelque sensation dans cette bonne et tranquille cité. On avait pas vu depuis trente ans les possesseurs du château des Ormes. On ne les connaissait que par le bruit de leur fabuleuse fortune. On ne les appréciait, ces choses-là frappent toujours la province, que par l'insouciance avec laquelle ils laissaient abandonné aux plantes parasites le beau domaine qu'ils y possédaient. Torancy, entendant tout ce remue-ménage et ces propres qui couraient les rues, pénétrant dans toutes les maisons, s'inquiéta de ce que pouvait être M. de Valrémy.

" Les voisins, disait-il, sont toujours dangereux ! "

Madeline s'en intrigua à plaisir. On fut quelque temps sans apercevoir autre chose que des ombres qui, le soir, apparaissaient derrière les rideaux des fenêtres. Il avait plu, le parc était humide, et personne ne s'y aventurait. Enfin,

par une belle matinée du commencement d'octobre, pendant que Torancy lisait le journal et fumait sa pipe auprès de Madeleine, qui lui brodait des pantoufles, on entendit des voix sous les arbres. La marquise, une grande dame d'aspect triste et fier, donnait le bras à un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans difforme de corps, mais dont la physionomie soufferte était vive et éclairée par une sorte de bonté intérieure. Il parlait avec animation, et la marquise, au moment où il passèrent auprès de Torancy, dissimulé dans un berceau d'aristoloches, lui répondait avec un sourire plein d'une raillerie aiguë et froide, comme l'expression générale de sa physionomie.

" Mon cher Rolly, que vous êtes enfant ! et quel étrange prisme vous sert à regarder le monde ! "

Le père et la fille, également curieux, se penchèrent ensemble pour mieux voire Rolly, car M. de Valrémy se nommait Roland. C'était à son petit-fils que Mme de Vaudricourt parlait apparemment en usant de ce diminutif. En apercevant ce pauvre disgracié de la nature, Torancy ébaucha un sourire, et Madeleine, dont l'esprit s'était un peu occupé de ce fameux lion parisien qui ne se montrait point, dissimula mal un froncement de sourcils. On entendit la voix de Rolly qui répondait :

" Prisme si vous voulez, mais je soutiens que la véritable gentilhommerie est dans ces principes. Autres temps, autres mœurs. Ce vieux proverbe s'attache à tous, à nous, à nous surtout, qui, plus éclairés, devons être meilleurs et plus purs. Ah ! je sais bien que si l'on m'entendait, moi le Triboulet de la bande joyeuse, faire parade de tous ces beaux sentiments, on me rirait gentiment au nez en me disant : " Ils sont trop verts ! " Cela n'empêcherait pas ma bourse d'être pleine de vérités, et j'ai souvent envie, dussé-je être enseveli sous les brocards, comme Roland, mon patron, sous les rochers de Roncevaux, de jouer le rôle d'Esopé et de faire passer ma philosophie dans toutes ces têtes inconséquentes et folles à coups d'apologies. "

Ils s'étaient arrêtés en prononçant ces dernières paroles. On entendait distinctement sa voix au timbre aigrelet, mais net.

" Ainsi, reprit la marquise, vous trouvez étrange que Gaston de Lomény ait enlevé, après six mois de marches et de contre-marches savantes autour de cette place bastionnée, la ravissante Corilla, qui croupissait dans son arrière-boutique, et qui aujourd'hui étale au soleil son luxe à quatre chevaux et sa beauté éblouissante. Vous vous échappez en tirades contre son immoralité ; vous enfourchez ce dada qu'on devrait laisser à de vieilles grondeuses comme moi, la vertu. Vous voilà patageant dans les grands mots. Vous versez des larmes sur le pauvre époux. Vous marivaudez autour des enfants délaissés. Corilla, mon cher, était trop belle. Autrefois, mon enfant, nous trouvions, nous les femmes de qualité et les intéressées, cela tout naturel. Aujourd'hui, voilà des philosophes en pantalons et en barbe qui veulent être plus sévères que nous-mêmes. Encore, si vous étiez conséquent ! Mais vous, Rolly, la minute d'après, par amour du paradoxe sans doute, vous prenez la défense de votre coquin de cousin, qui a gagné le cœur de Mme de Lépinoy et qui l'affiche comme une épingle de cravate. Au moins, soyez logique.

" Oh ! je le sais, ma tante ! Oui, je défends mon cousin et j'attaque Lomény. Corilla est certainement une belle créature, mais c'était aussi une honnête femme. Il a fallu des pièges de braconnier consommé comme est ce corrompu pour la faire trébucher. Elle a cru à sa bonne foi, et elle s'est donnée par amour.

Pour qu'il fût fier d'elle-même, elle a consenti à se couvrir de diamants. Un beau matin, elle s'est aperçue qu'il la considérait à l'égal de son cheval de course, et qu'il n'avait fait que l'entraîner pour le derby de l'élégance ! ...

" Et Mme de Lépinoy, qu'en faites-vous ? "

" Ce que j'en fait ? Mon cousin aurait été, je le soutiens et le prouve, plus nigaud que je ne suis bossu, s'il se fût laissé emmailloter par cette bonne dame, qui a passé trente ans. Elle est veuve depuis dix, et c'est à partir de cette époque qu'elle s'est mise à rechercher les jeunes gens. Seulement, comme elle est discrète, elle y mettait des précautions, et il ne fallait pas que l'un entendit l'autre crier. Elle choisait parmi les obéissants, en attelait à son char une demi-douzaine qui soupiraient de concert, et tous ces jouvenceaux, persuadés d'être le seul bonheur de la déesse, roucoulaient à l'envie et prenaient en public des airs de discrétion furieuse.

Malheureusement, comme dit ce vulgaire que vous laissez, c'était là des intrigues cousues de fil blanc. On riait tout bas, et j'ai même, grâce à ma bourse privilégiée, ri tout haut. Enfin est arrivé mon joli cousin avec ses grands yeux bleus et sa taille cambrée. Cette fois le choix de la dame s'est égaré sur un gaillard qui avait bec et ongles et qui s'est si bien défendu, qu'elle s'est prise elle-même à ses lacs d'amour et qu'il la traîne pieds et poings liés derrière son char. C'est un service qu'il a rendu aux autres.

" Ah ! Rolly, disait la marquise en retournant au château appuyée au bras du jeune homme, quels principes ! et quel révolutionnaire vous eussiez fait ! "

Torancy avait écouté toute cette conversation avec une attention profonde. Rassuré contre le danger du voisinage par l'inégalité d'épaules de M. Rolly, il avait trouvé son langage excellent, et comme leçon d'expérience il avait laissé Madeleine entrevoir ce coin de monde du fond de son jardin, abritée et séparée de lui par la rivière et la conscience d'un petit bossu.

XVI

Madeline pensa beaucoup avant de s'endormir et son sommeil innocent et doux ne vint pas.

Elle fut agitée de songes dans lesquels passait l'image de ces deux femmes victimes de l'amour. Le matin, quand elle vint embrasser son père, elle avait le teint mat et un certain air de langueur que celui-ci remarqua. Torancy offrit de courir les bois et elle accepta pour chasser les fumées qui lui obscurcissaient l'esprit. Ils s'en allèrent bras dessus, bras dessous.

Ils se dirigèrent à travers la forêt d'Ermenonville, marchant longtemps et vite comme deux piétons rompus à ces longues courses.

Bientôt ils se trouvèrent isolés, comme s'ils eussent pris terre en Océanie, dans un vallon planté de sapins et de chênes verts que domine une colline surmontée d'un immense châtaignier qui a donné son nom à cet endroit.

C'est alors qu'on entendit le son doux et lointain des corps qui sonnaient le *bien-aller*.

" Mon père, s'écria Madeleine, voici la chasse qui arrive et que nous allons voir ! "

Ils escaladèrent rapidement le monticule et parvinrent au pied de l'arbre qui s'élève au-dessus d'une série de collines toujours verdoyantes, mais tristes à cause de cette verdure éternelle qui n'a ni les mélancolies de l'automne, ni les renouveaux du printemps. Des plaines incultes et solitaires les coupent et forment ce que Rousseau nommait le *désert*.

Tout à coup, roulant comme une boule en avant d'une meute de chiens aux yeux ardents qui le

reprenait à vue avec une rage toute neuve, un sanglier de l'âge de ceux auxquels on donne le *ragot* passa au pied de la colline où se tenaient nos deux promeneurs. A ce moment, d'autres chiens qui avaient fait le tour du coteau vinrent à sa rencontre. L'animal se voyant cerné, fit un ferme et, s'acculant au rocher, s'apprêta pour la bataille à quelques pieds au-dessous de Torancy et de Madeleine. Le sanglier, saisi aux oreilles et couvert de la marée montante de ses ennemis, grognait sourdement et tentait par de furieux coups de tête de s'en débarrasser.

A ce moment, un bruit effroyable de branches brisées, de sons gatturaux et rauques se fit entendre, et aussitôt une laie gigantesque, le poil hérissé, soufflant le sang et la fumée, déboucha du taillis, tomba au milieu des chiens qui, reconnaissant la bête de chasse, s'attachèrent à elle avec une fureur telle qu'il y en eut bientôt une dizaine de décosus. Elle eut alors un peu de répit. Son petit œil luisant comme une escarboucle, parcourait le champ du combat et cherchait un adversaire nouveau. Elle aperçut soudain Torancy et Madeleine, et, se ramassant en boule, elle s'élança sur eux avec la vitesse de l'éclair. Torancy se précipita au-devant d'elle par un brusque mouvement, étendant en avant ses mains désarmées afin de protéger son enfant, tout au moins de son corps. Il fut renversé du choc, et luttait avec la bête furieuse qui cherchait à se jeter sur la jeune fille, immobile d'horreur et changée en une statue de l'effroi. Le capitaine avait déjà la cuisse ouverte d'un coup de boutoir et se voyait hors de combat, quand un cheval couvert d'écume bondit au milieu de la clarière où se passait ce que nous tentons de raconter. Arrêtant sa monture d'un seul coup bride, et, la pliant sur ses jarrets, le cavalier se jeta à terre, et, tirant son couteau de chasse, sauta au-devant de l'animal qui s'accula de nouveau et prit son temps pour changer de victime.

Pendant ces quelques secondes, d'autres cavaliers étaient arrivés, qui entouraient cette scène palpitante.

"Prenez garde !" s'écria une voix de femme.

Sans répondre à l'amazone, celui-ci se tourna vers Madeleine, et lui dit tranquillement :

"N'ayez pas peur, mademoiselle, je vais servir la bête."

Et avec un charmant sourire, de sa main délicate, avec une précision et une vigueur admirables, il enfonça jusqu'au manche l'arme, qui disparut comme un éclair dans le corps de la laie. Elle tomba lourdement.

Quant au deuxième sanglier, les chiens s'étaient rejetés sur lui et achevaient de l'étrangler.

On transporta dans une maison de garde Torancy, qui perdait son sang par une déchirure de deux pouces de profondeur, et Madeleine qui, le danger passé, s'était trouvée mal. Quand elle rouvrit les yeux, elle aperçut le même homme de la forêt, qui pensait lui-même la blessure du capitaine avec l'adresse d'un chirurgien. Auprès de lui, se tenait une femme en costume de cheval, à la physionomie hautaine et déjà fatiguée, au sourire triste et un peu railleur, dont l'œil pensif s'attachait à sa personne. Le cavalier lui tournait le dos. Elle n'aperçut que ses cheveux noirs s'échappant d'une casquette de chasse en velours de même nuance. Elle voyait bien aussi son cou plus blanc que celui d'une femme, sa taille élégante et mince, mais elle voulait voir les traits, les yeux surtout, miroir de cette âme si calme en présence du danger.

Il se retourna enfin. Elle vit les yeux qu'elle voulait contempler. Elle y plongea les siens, in-

souciante de son propre regard. Puis elle abaissa ses paupières, comme pour ne point laisser fuir cette vision.

De jeune homme, que ce long, confiant et naïf coup d'œil avait étonné, examinait à son tour cette virginale et souave enfant qui n'en était pas moins une des plus idéales évocations de femme qu'on put faire sur la terre.

L'apparition envolée, Madeleine secoua la tête et crut avoir fait deux rêves, un mauvais et un bon. Mais le malheureux éclopé parlait trop haut de la réalité. On les hissa dans la voiture, et ils revinrent à Senlis et cet équipage, pendant que Torancy, remis de la plus grande, de la seule frayeur peut-être qu'il eût éprouvée dans sa vie, riait de sa blessure et rassurait de son mieux la pauvre enfant. Celle-ci, encore pâle et les yeux étonnés, fixait sur l'horizon un regard chargé de mélancolique. Son père s'imaginait être le seul objet de ce trouble. Hélas ! ils étaient deux à occuper désormais l'âme de la jeune fille, et déjà le second personnage, quoique perdu encore dans les brumes du vague, dessinait son profil charmant dans cette tête en travail. Le trésor du capitaine Torancy était en danger.

XVIII

Pour l'intelligence du récit, il faut qu'on sache que le commandeur de Savoisy-Vaudricourt, ancien dignitaire de l'ordre de Malte, ex-officier à l'armée de Condé et beau-frère de la marquise de Vaudricourt, avait servi de parrain à presque tous ses neveux, vu son importance dans la famille. Il leur avait donné en masse son prénom de Rolland. C'est pourquoi il y avait à ce moment au château des Ormes : 1° Rolland de Valrémy, qui n'était autre que ce chasseur hardi qui tua le sanglier dans la forêt d'Ermenonville. Il était le petit-fils et l'unique héritier de la marquise ; 2° Roland de Vaudricourt, ou Rolly, comme on l'appelait, pour le distinguer de son cousin. C'était le petit-neveu de Mme de Vaudricourt et son sigisbé habituel.

La marquise avait donné à son petit-fils, orphelin de bonne heure, cette éducation sceptique, élégante et corrompue, dont le dix-huitième siècle lui avait laissé la tradition. Elle l'adorait.

Roland de Valrémy était à Paris un jeune homme très-bien en cour et faisant, grâce à ses trois cent mille livres de rentes, une grande figure dans le monde élégant, et grâce à lui-même une figure charmante. Il avait le visage éclairé par deux grands yeux bleus et le teint d'une pâleur mâle.

Hier dit Rolland à la marquise, nous avons porté bas en deux heures, avec les chiens anglais de Soranges (un bijou de meute, par parenthèse), une laie qui avait pris parti, entraînant avec elle ses marcassins. Mais, à ce propos, il y a toute une histoire de sauvetage ! Je suis un fameux héros, je vous en réponde. Figurez-vous les plus beaux yeux du monde !

Que nous contez-vous là, et de quelle jeune fille parlez-vous, mon enfant ?

—Je parle d'un ange, bonne maman, d'une blonde comme vous deviez en être une à seize ans. Des yeux noirs magnétiques ! Elle m'a regardé deux secondes ; eh bien ! mon témoignage ne peut vous paraître suspect, j'ai été ému. Rolly, je veux te la faire voir. Allons nous informer de M. le capitaine Tor... Tar... Ma foi ! je ne sais plus son nom.

Viens-tu, Rolly ?

—Est-ce bien loin ?

Valrémy, sans répondre, l'entraîna vers une fenêtre du salon et lui montra, de l'autre côté de la rivière, la maison de Torancy, qui s'épanouissait verdoyante, exposée au soleil du midi et

toute constellée des étoiles d'argent d'une immense clématie.

"Eh bien ! viens-tu ? interrogea enfin Valrémy après une exploration inutile.

—Non, mon cousin, je n'irai pas," répondit Rolly d'une voix grave et légèrement ferme. Il n'ajouta rien de plus, car essayer de dissuader par toutes les morales ou tous les dangers Roland de Valrémy d'une chose, c'était l'exciter à y courir. C'était comme une saveur de résistance ou un déli ajoutés à son audace.

Rolland quitta le salon. Quand il fut parti :

"Pourquoi n'accompagnez-vous pas votre cousin, Rolly, interrompit la marquise. Est-ce la vue d'une belle jeune fille qui vous fait ainsi reculer ?

—Non, répondit-il, mais les larmes qu'elle va répandre."

Ils restèrent tous deux quelque temps silencieux. Mme de Vaudricourt observait son neveu, sur le visage duquel passaient par bouffées les tristesses qui gonflaient ce cœur vraiment humain.

Soudain il se leva et sonna vivement.

"Informez-vous, dit-il au domestique qui se présenta, de la famille qui habite la maison que voici, et rapportez-moi la réponse."

En disant ces mots, il désignait la demeure de Torancy.

Peu d'instant après, le domestique revint.

"C'est, dit-il, un capitaine en retraite et sa fille ; ils habitent là depuis deux ans, sont charitables et assez aimés, malgré leur sauvagerie. Le capitaine Torancy.

—Qu'avez-vous dit ? s'écria la marquise, qui devint blanche comme sa collerette et se leva tout droite avec un tel accent, que le laquais recula de dix pas. Venez ici, continua-t-elle de sa voix vibrante, pendant que Rolly, stupéfait, cherchait le mot de l'énigme. Comment nomme-t-on ce capitaine ?

—Torancy, madame la marquise.

—Bien, sortez," dit-elle en retombant dans son fauteuil de toute sa hauteur, la poitrine soulevée par une respiration sifflante, les yeux brillants d'une joie et d'une fureur mêlées, qui se livraient sur son visage jauni comme un indescriptible combat.

Rolly inquiet s'approcha vivement d'elle.

"Pour Dieu ! ma bonne tante, qu'avez-vous donc ?

—Rien, Rolly. Ah ! il se nomme Torancy ! Il a une fille ! enfin ! Le ciel est juste."

En 1796, la marquise de Vaudricourt avait eu un fils. Ce fils, l'idole d'un cœur où le sentiment maternel fut le seul qui pénétrât jamais, entra aux gardes de la compagnie de Noailles à la seconde restauration. Il fut tué en duel, en 1817, par un officier de l'ancienne armée. Tout ce que l'âme peut contenir de fiel, d'amers ressentiments s'entassa dans celle de la mère désolée. C'est à cette époque qu'elle prit contre le système nouveau, contre les idées et les hommes de la révolution, cette animosité sans frein, sans mesure. Elle confondit dans sa haine tous ceux qui n'avaient pas suivi le roi à Grand, qualifiant de renégats les nobles qui n'avaient pas bougé, et de furieux sans-culottes ceux qui avaient combattu à Waterloo. Le hasard la servait après vingt-cinq ans, mais une vengeance boiteuse était arrivée. La marquise la tenait splendide. On lui avait brisé le cœur ; on avait couché son fils, dans son bel uniforme rouge et or, son fils, beau, jeune, brave, fêté par la vie et par la fortune, au fond d'un cercueil. Elle allait broyer à son tour le cœur du meurtrier. Puisque ce brigand sans conscience aimait aussi son enfant, elle allait pouvoir lui torturer les entrailles. Elle lui infligerait la peine du talion ; elle plongerait dans cette tombe vivante, que l'on nomme la

honte, cette enfant si belle, si aimée, chaste comme un matin de printemps, pure comme la lumière, enfin !

Roland de Valrémy se rendit chez le capitaine, ayant sur le visage un charmant sourire épanoui. Un bouton de rose blanche à demi échappé de sa mousse, emblème de l'amour discret, ornait sa bottonnière. On s'arrêtait dans la ville pour contempler ses gants fleur de pêcher d'une nuance adorable. Le long du chemin, il se fit la leçon. Il avait réussi à trouver une collection de mots à double entente, sorte de flèches qu'il lancerait à propos et qui transperceraient le cœur de l'ingénue à la barbe de son père ; il comptait aussi sa cravate irrésistible. Et puis il s'était arrangé quelques poses souffrantes et mélancoliques, qui avaient déjà produit leur effet ailleurs, mais qui devaient être, en province, le *nec plus ultra* de la nouveauté et du goût le plus relevé.

C'est ainsi qu'il se présenta, armé de pied en cap, certain que sa bonne mine, sa confiance, en lui-même, le tout assaisonné d'une pointe de fatuité, lui réussiraient à souhait. Il sonna. Après cinq minutes d'attente, le judas s'ouvrit et la servante Margotte regarda le visiteur. Cette apparition était bien propre à faire descendre du Parnasse un amoureux plus convaincu que Valrémy. Pourtant, tout en dissimulant assez mal une grimace que tant de précautions avaient amenée, il se souvient à temps qu'il faut d'abord amadouer les dragons et les génies qui veillent autour de la beauté pour arriver jusqu'à elle. Il demanda donc avec politesse à parler au capitaine Torancy.

"Je vas voir s'il veut," répondit la mégère en refermant brusquement au nez du visiteur le guichet peu hospitalier. Il resta là fort ébahi de ces manières farouches, un peu défraîchi de ses illusions. Cette grosse réalité l'avait rappelé du ciel. La réponse ne se fit d'ailleurs pas entendre.

"M. Torancy dort, dit-elle ; il a eu la fièvre et nous ne voulons pas le réveiller. Qu'avez-vous à lui dire ?

—S'il dort, ne pourrais-je entretenir quelques instants Mlle Madeleine ?"

Margotte, à cette proposition stupéfiante, considéra le jeune homme des pieds à la tête avec un ébahissement tel, que Valrémy, impatienté de cette air stupide, s'écria :

"Eh bien ! m'ouvrez-vous, oui ou non !

—Monsieur veut parler à mademoiselle ! hur-la enfin la vieille en scandant, dans sa fureur, chacun de ses mots ; monsieur, un jeune homme ! Alors, monsieur, doit être un bien mauvais sujet ! Sachez, continua-t-elle en s'exaltant de plus en plus, que Mademoiselle est une honnête fille qui n'a rien de commun avec vous. A-t-on vu !"

Et refermant avec violence le judas, on l'entendit s'éloigner en grommelant.

"Peste soit de la sorcière !" s'écria Valrémy.

Il resta penaud et furieux à son tour, très-rouge malgré son aplomb, de se voir sous le feu des commères attirées sur leur porte par les exclamations de Margotte, et qui poussaient des "Jésus ! Mon Dieu !" Il s'en alla très-vite, baissant la tête et abritant de son mouchoir un visage trop désappointé.

"Qui donc est venu, demanda Madeleine à Margotte, que te voilà si en colère ?

—Il est venu un pauvre qui voulait l'aumône, répondit la prudente vieille.

—Et tu te fâche, Margotte ? et tu le rudoes ? et tu ne lui as rien donné ? toi si charitable !

—Eh ! dit Margotte d'un ton bourru, il avait du pain plein sa hotte ; que venait-il faire ici ?"

Madeline la considéra quelque temps d'un œil soupçonneux ; et montant, comme ma sœur

Anne, au plus haut de la maison, elle aperçut Valrémy qui s'éloignait.

Le mendiant d'amour avait, comme disait Margotte, du pain plein sa hotte, et il lui fallait encore ce pauvre cœur d'avril qui s'épanouissait et sortait de son écorce.

Heureux mendiant, s'il eût su, au milieu du ridicule auquel il se voyait en butte, quel regard le suivait. Heureux mendiant, s'il s'était douté que la grande nature n'a pas besoin, pour faire naître l'amour, de ces jongleries de sentiment. Le puissant amour fleurit où il peut, vivace, inattendu, par un jour d'orage ou par un soleil de printemps.

XXII

Madeline bouda tout le jour de sa nourrice. Celle-ci, confiante dans le succès de la ruse qu'elle avait employée, chercha à connaître le motif de la soudaine nébuleuse qui voilait cette chère physionomie. La jeune fille la rabroua si bien, qu'elle se le tint pour dit. La vieille raconta à Torancy la visite du jeune homme. Celui-ci reconnut aisément le cavalier de la forêt, au portrait qu'on lui fit. Mais la réflexion était venue : il avait compris le danger qui existait à approcher d'un aussi romanesque personnage une enfant impressionnable et isolée comme la sienne. Il fit tranquillement passer l'amour paternel et le souci de sa responsabilité avant la reconnaissance. Il recommanda à Margotte de demander à Valrémy son nom s'il se représentait, afin que le capitaine pût lui rendre ses visites et le remercier ; mais il lui prescrivit de dire invariablement qu'il était malade ou sorti. A part cela, il se promit, aussitôt sa guérison, d'aller mettre à la disposition du sauveur de sa fille, et de lui-même, les sentiments de profonde gratitude que ressent un honnête homme en pareil cas. Il s'engagea mentalement à lui dire de faire état du vieux Torancy en toutes choses, à la vie et à la mort, comme on peut se servir d'un brave soldat qui a une petite bourse et un grand cœur, mais qui les offre de bonne volonté.

Ceci bien établi, il fit toutes ses réserves pour Madeleine, encouragea Margotte à repousser les assaillants, et comme la nuit venait, il se rendormit, sûr d'avoir fait son devoir et l'esprit léger comme liège.

Madeline était à ce moment retirée dans sa chambre. Accoudée à la fenêtre, elle reposait sur sa main sa tête pensive et voilée de mélancolie. Son regard suivait dans le ciel les derniers groupes d'hirondelles qui, dans ces jours d'octobre emportant les joies et les splendeurs de l'année, s'en vont craintives et frileuses. Le crépuscule, chassé par une nuit ruisselante d'étoiles, tombait à l'horizon au milieu des brumes d'un rouge violet qui s'effaçaient elles-mêmes l'une après l'autre. La lune se levait à travers les arbres, tachant le sol par grandes plaques radiuses. Elle entraînait derrière elle un léger cortège de flocons blancs, qui dansaient autour et voilaient par intervalle la prairie de leurs ombres voyageuses. On n'entendait aucun bruit sur la terre que le son de l'eau, que la chanson des feuillages quand le vent les caresse, et parfois le tintement lointain des heures sonnant aux églises. Insensiblement l'oreille, faite à ce calme comme le regard à cette demi-obscurité, finissait par joindre à ces murmures le bruissement continu du travail de la terre qui absorbe et qui rend. Les molles rêveries, les intimes et ineffables douceurs qui bercent l'âme lorsqu'elle se rapproche de la création, entraînent à flots chez cette jeune fille livrée à ses sensations nerveuse. Elle s'abandonnait sans réserve à ce charme absolu de la paix et de la vie fon-

dues ensemble : elle écoutait ce silence et jamais semblables ivresse ne l'avaient fait tressaillir. L'ombre qui revêtait les massif de fleurs ne laissait distinguer que des taches grises sur l'herbe, et lui paraissait un voile pour les mystérieuses alliance des plantes. Elle croyait entendre leurs voix étouffées, leurs ardents murmures. L'odeur puissante de la clématite la grisait lentement. Une vapeur de volupté l'enveloppait. Tout son corps, soulevé par de profonds soupirs, aspirait à l'inconnu. Une sorte d'extase magnétique, sortie de la terre, élevait les larmes jusqu'à ses yeux et la forçait de les répandre. Elle vibrail, en un mot, de toutes ses cordes intimes.

Quels satyres inquiets de l'ancien panthéisme semaient dans l'air les poisons invisibles ? Pourquoi toutes les forces de cette nature riche et inoccupée se révoltaient-elles à la même heure ? Pourquoi cette souffrance qui la faisait pleurer lui révélait-elle un monde de sensations toutes neuves ?

Pourquoi ? L'heure était venue, et cette âme, qui tient au corps par mille secrètes attaches, cette âme de vierge, jusque-là flottante dans le bleu chaste de sa vie, se sentait attirée invinciblement vers le sol. Elle allait subir cette fatale loi. Elle aimait.

Devenir femme ! échanger ses joies immaculées de l'adolescence qui rit pour rire et répandre la joie qui naît toute seule, comme les fleurs du paradis terrestre, contre les satisfactions massives et brûlantes derrière lesquelles se cachent toujours d'âcres douleurs. Elle aimait ! Le savait-elle ? Oh ! non. La dernière elle eût pu dire pourquoi tout autour d'elle prenait un aspect nouveau. Les yeux bleus de Roland de Valrémy passaient bien par intervalles dans son souvenir, y éveillaient une grande douceur, mais tous ses désirs étaient encore en fleur et de ceux pour qui fut inventé le mot platonique.

Elle descendit au jardin pour se distraire un peu de cette torpeur étrange qui l'envahissait.

Elle s'en allait vêtue d'une longue robe de soie qui traînait derrière elle sur le gravier des allées avec un froufrou mystérieux. Elle avait jeté sur ses épaules un canail à capuchon bleu au milieu duquel, comme dans un nimbe d'azur, sa figure blanche, ses yeux brillants et les boucles aériennes de ses cheveux apparaissaient dans un demi-jour poétique. Elle s'en allait doucement au hasard de ses pas, marchant dans ses pensées, suivant l'expression de Musset. Elle longeait le bord de l'eau sous une voûte de pistachiers et de trembles dont les aromes vigoureux ravivaient peu à peu ses sens amolis. C'est ainsi qu'elle arriva à un coude de la rivière qui, dépouillé d'arbres, se trouvait éclairé et formait un angle saillant dans le parc des Ormes.

(A suivre.)

ENIGNE

No. 9

Obstacle à l'amoureux regard,
Ou du cœur muet interprète ;
Piquant arrangement de l'art,
Ou signale de votre conquête,
Tour à tour il peut vous flatter,
Et tour à tour il vous courrouce.
Le Français voudrait vous l'oter,
Et le musulman vous le donne.

CHARADE

No. 10

Mon premier, dans vos prix, sert à vous divertir ;
Mon second, à monter sert ainsi qu'à descendre ;
Et mon tout chez les grands, qu'on veut toujours surprendre,
Fait aller l'intrigant, qui n'y fait que mentir.

Le mot de la charade No. 6 est *chardonneret*.
Le mot du Logogriphe No. 8 est *Orange*, dans lequel on trouve *or*, *ange*.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH CADIEUX & DEROME

1603 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TAPISSERIES! TAPISSERIES!

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOUTS,
Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux.

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,
POUR PLAFONDS,
BORDURES, DÉCORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe verte éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son capot de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons : prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie CADIEUX & DEROME, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE

Carré Dominion en face de l'Hotel Windsor

ROLAND G. I. BARNETT, Locataire et Cerant.

Commençant MERCREDI, 6 Août

"IOLANTHE"

PRIX POPULAIRES : 50, 35, 25 et 15c. LOGES : \$5.00 et \$6.00.

PLUMES TEINTES EN NOIR BRILLANT.

WILLIAM SNOW

Fabricant de PLUMES d'Austriches,

2025 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Plumes frisées, nettoyées et teintes en toutes couleurs.

L'ART ET LA MODE

Journal illustré, publié à Paris tous les samedis

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'abonnement : \$12.00 par an

Frais de poste non compris.

S'adresser Rue Halévy, No. 8

EN FACE L'OPERA

PARIS.

JEUNES GENS!—LISEZ!

La VOLTAIC BELT CO.

(Compagnie de la Ceinture Voltaïque)

de Marshall, Mich., offre d'envoyer leur célèbre ceinture electro-voltaïque et autres instruments électriques à l'essai, pendant 30 jours aux messieurs (Jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. La restauration complète de la santé et de l'énergie sont garantis. On ne court aucuns risques attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.

L'ALBUM MUSICAL

Recueil de Musique et de Littérature Musicale.

Parait tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, Musique d'Orgue et de Piano, Romances, Chansons et Chansonnettes des meilleurs auteurs.

Prix d'abonnement - - \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centimes.

A. FILIATRAULT & CIE.,

Editeurs-Propriétaires.

25, Rue St. Gabriel, Montréal.
Boîte 325, P.O.

Imprimé par la Cie. d'Imp. et de Lith. Gebhardt-Berthiaume.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du
Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington.
Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.

25 cents la boîte.

LAVIOLETTE & NELSON,

Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.

La boîte 25c. demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVEGE

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon.

LAVIOLETTE & NELSON,

Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux, le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille. 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,
1605 Rue Notre-Dame, Montréal.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOITE.

LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

La Poudre Coryzine, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFAILLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.

Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

La prescription du Dr. Nelson pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille 25c.

Le Baume de Jeunesse

DES DAMES

POUR EMBELLIR ET PRÉSERVER
LE TEINT

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaires. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En Vente chez tous les Pharmaciens

FLACON D'ESSAI Seulement 25c.

A VENDRE.

10,000,000 DE PIEDS DE Bois de Sciage

de toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —

Lattes, Bardeaux,

Sciés et fendus

Bois de Charpente

En Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester et Sanguinet,
MONTREAL

E. A. D. MORGAN, B. C. L.

AVOCAT,

Commissaire pour Ontario et Manitoba

112 RUE ST. FRANCOIS-XAVIER,

BOITE B. P. 310.

Frechon, Lefebvre & Cie,

245 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

BRONZES ET ORNEMENTS D'EGLISE,

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries,
Vins de Messe, Huile d'olive,
Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à
grande réduction.

MAGNIFIQUES CHROMOS DE LA MORT
DE ST. JOSEPH.

Creven Cotton Co.

BRANTFORD, Ont.

COTONS A DRAPS

(Sheeting) ECRUS.

AGENT :

S. DAVISON,

16, Colborne Street, Toronto.

Editeur-Propriétaire : J. C. DANSEREAU.